

CAROLINE
DE DIESBACH



**UNE CLOWN
AU CŒUR DU SOIN**

CHAMP SOCIAL
ÉDITIONS

Sommaire

- Introduction** — 9
- Qu'est-ce qu'une clown ? — 13
- Temps du deuil. *La perte de l'être cher* — 19
- Claude. *La dernière fiction d'un je vous aime* — 21
- Elena et Le panpan. *La paille : ce qui brûle, ce qui ne reste pas, ce qui est fait de presque rien...* — 25
- Le couple. *Effroi ou angoisse ?* — 33
- Temps. *Perte irrévocable de l'être aimé* — 37
- Le porte-monnaie d'Ernest. *L'énigme de la cassette* — 39
- L'homme qui dansait les yeux fermés. *La photographie* — 43
- Georgette. *L'étoffe du par-être* — 45
- Dernières paroles. *Sois – Prudente* — 49
- Claudine. *La teinture du foulard et la dernière exploitation* — 51
- Le goûter d'anniversaire. *Cotillons et fausse-bonne-joie* — 57
- La passion de chanter. *Et le dire autrement* — 59
- Bernadette. *Marre – Mare* — 63
- Jeanine. *L'appel entendu* — 67
- Paradoxes — 71
- Je ne sais pas ce que je veux. *La vie est une tragédie hurra !* — 77
- Mes chaussons rouges. *La danse et sa grâce* — 81
- La demande de Lucienne. *Le creux de l'invitation* — 87
- Le fauteuil roulant. *L'élan* — 89
- Madame X. *Le renversement* — 91
- Peur des clowns — 95

- L'homme Jésus et le prêtre. *L'habit et la soutane* — 97
- Lucienne. *Les mots ou le mot de l'insulte* — 103
- Papap — 105
- Solange. *La pudeur et l'amour* — 107
- Blanche. *La merde* — 111
- Jour de Grève ? — 113
- Un autre deuil – Cérémonie. *La dernière douce-sœur* — 117
- La Décharge. *La poussière et le signe du presque rien* — 123
- La tenture et le petit sou. *Ou la place du rien* — 127
- Coma. *Il fallait que je me défende* — 129
- Ouverture — 131
- Diane. *Dans l'encadrement de la fenêtre, quelque chose est regardé* — 133
- La vacharde ! — 143
- Le petit truc. *La mollusque* — 145
- Vous êtes belle ! *Le masque* — 147
- G. PS — 149

Ce livre fut écrit juste avant l'intrusion de l'épidémie de Covid-19.

Je le dédie à toutes celles et ceux que j'ai rencontrés durant ces douze années, dans les EHPAD, les hôpitaux en soin gériatrique, les maisons de retraites, les homes et les accueils de jours.

« Pour autant que les hommes ont affaire au monde du signifiant, ce sont les signifiants qui constituent le défilé par où il faut qu'en passe leur désir » Jacques Lacan.

Introduction

Depuis plus de dix ans je me rends dans les hôpitaux, les services de soins de suite, ou de soins palliatifs, les EHPAD¹, les maisons de retraite ou les accueils de jour.

Dans ces établissements je rencontre des personnes qui se trouvent en UVP : Unité de Vie Protégée. Pour ces personnes, la notion du temps et de l'espace, la reconnaissance de l'autre, le langage commun, la lecture, l'articulation, le souvenir de leur propre prénom, le possible accomplissement d'une tâche, les facultés corporelles, tendent à s'effacer. On parle de troubles cognitifs sévères, de maladie d'Alzheimer, ou de démence apparentée.

- 9

Lorsque je me rends dans ces unités, ce qui me frappe c'est que le désir, en tant que lien vital à la vie et soutenu par le langage, s'éteint lui aussi et qu'à cette perte est corrélée le plus souvent une douleur extrême, celle d'une vie sans désir.

Lorsque tout accès à la langue semble avoir disparu, il y a une chute libre, une dépression qui prend chaque fois des chemins différents. Cela peut-être des pleurs, des gémissements, des cris, de la violence, des déambulations constantes, un mutisme absolu. Il semble, en tout état de

¹ EHPAD : Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes.

cause, y avoir un abîme. L'être s'abîme dans un monde où le langage s'est effacé et où pourtant il a existé. Les traces du langage sont là dans le corps mais la maladie enfonce la personne dans un impossible irrémédiable.

La souffrance a alors changé de rive.

Une rive serait celle où les mots toujours viennent à manquer mais où notre bricolage singulier, notre manière d'y faire (retournements, rêves, actes manqués, création...), s'y confrontent et tentent inlassablement de tendre vers ce qui donnera un passage intime, vers ce qui s'approchera de la chose.

Un reste pour tenter de dire un peu plus.

Un reste, même impossible, pour tendre vers le désir.

L'autre rive serait celle où les mots ne sont plus chargés de cet impossible à tout dire car ils ont été désagrégés, pulvérisés par la maladie.

10 - Rêve-t-on dans ce néant-là ?

Dans l'expérience de la psychanalyse se révèle parfois le fait que le phagocytage du côté des mots est une voie vers l'inconscient.

Lorsque les mots ne sont plus réellement soumis à l'ordre imposé de la grammaire et de l'orthographe, qu'ils s'éloignent du sens, lorsqu'on peut entendre ainsi leur équivocité plus que précisément le sens, parce que celui-ci est en quelque sorte dynamité, l'inconscient souvent est là.

Cette perception, liée sûrement à ma structure, me donne parfois le levier d'un éveil. Les mots ont laissé une marque dans le corps, une marque que l'on peut parfois éveiller par ce phagocytage de la langue.

Écrire sur ces rencontres, c'est tenter de tisser une écriture aux instants fugitifs que je voudrais rattraper afin qu'ils puissent témoigner de ce que quelque chose de

l'essence même de l'être qui est toujours là. Et muni de mon bricolage personnel dire au plus près ce qui m'a saisie dans ces rencontres. Conversations de corps parlants d'une part et d'autre part saisissement du silence avec l'insupportable de la mort, imposant dans ma vie, une butée, celle d'un réel.

Écrire aussi pour se confronter aux mots eux-mêmes qui glissent, qui échappent et avec lesquels je voudrais atteindre quelque chose. Pour tenter enfin de faire apparaître la chose, alors même que celle-ci, irrémédiablement, s'évanouit dans son impossible.

Alors faudrait-il réinventer des mots ? Sûrement. Il s'agirait de mots tels que « ressurgissance », « reupidance », « revivance », « rechantage ».